



— Ici, monsieur, je crois prudent et convenable de me taire.

— Non ; pour demain seulement.

— Mais... c'est que...

Il réfléchit et calcula le délai qui lui était accordé ; puis son front se rasséréna.

— Il sera encore temps, murmura-t-il.

— Le costume ne sera achevé que demain, reprit Isaure ; et j'y travaille encore ce soir...

— Mais ce n'est pas tout, fit Gaston. En sortant de cette chambre, où irai-je ? J'avoue que je connais assez mal le château. Le jour je m'y orienterais sans peine, mais le soir.

— J'y ai pensé, répondit Isaure, et mon stratagème serait sans va leur autrement. En sortant d'ici vous vous rendez dans ma chambre... ou si vous le voulez jusqu'à la porte de ma chambre qui est située au-dessous de celle-ci. Puis un instant après vous descendez au rez-de-chaussée et votre seul embarras est de sortir de la salle des gardes. Elle n'est plus éclairée. En bas, il n'y a plus personne. Cherchez à tâtons la porte du salon, traversez cette pièce et, toujours sans lumière, allez au fond, à droite. Là est une porte qui conduit à la chapelle. Elle n'est pas fermée à clef. La chapelle est depuis longtemps abandonnée. Lorsque vous serez dans cet endroit, vous allumerez une bougie et alors commencera le plus difficile de votre tâche.

« J'ai demandé ce matin à la femme Médard à aller prier dans la chapelle et voici ce que j'ai remarqué :

« L'autel est très élevé et placé sous une fenêtre qui donne près du rempart. Il n'y a pas de péché à monter sur l'autel, car le Saint-Sacrement en a été enlevé depuis très longtemps. Vous pouvez donc monter sur l'autel et de là atteindre la fenêtre.

— Mais pour descendre de la fenêtre ? dit Gaston.

— Dix pieds de haut... Vous sauterez, répondit M^{lle} de Chavailles.

— Très bien, et alors ?...

— Avant de monter sur l'autel, j'aurais dû commencer par vous le dire, vous vous serez muni d'une corde.

— Ah ! où cela ?

— La corde de la cloche. Elle est enfermée dans une boîte, étroite et très longue, qui fait partie des boiseries du chœur et qui pour le sonneur jadis s'ouvrait et se fermait à clef. Mais vous n'avez que faire de clef.

— Comment, je vous prie ?

— La boîte adossée à un pilier, à l'un des angles de la boiserie du chœur, fait saillie. Vous dresserez contre cette boîte quelques chaises et vous grimpez sur la boîte. Là, debout, si ce tour d'équilibre vous est possible, vous prendrez votre couteau et vous couperez la corde aussi haut que vous le pourrez, sans imprimer toutefois aucun mouvement à la cloche !

— Sans doute, fit le chevalier.

— Je ne vous donne pas tout cela comme très facile, mais ce n'est pas impraticable ; j'ai calculé qu'avec la hauteur de la boîte et ce que vous pourriez y ajouter, la corde mesurerait bien trente pieds au moins. Il faudrait, monsieur le chevalier, vous contenter de cela pour descendre du rempart dans le fossé.

— C'est admirable ! fit Gaston.

— C'est fort simple....

— Permettez. Ce que j'admire, c'est votre intelligence, votre esprit imaginaire et ingénieux, ces calculs, dont je ne croyais pas une femme capable. C'est prodigieux.

— Laissons, je vous prie, mes prodiges et revenons au fait. Une fois sur la muraille d'enceinte, que ferez-vous

— J'attacherai ma corde à un créneau.

— Comment cela ?

Gaston hésita.

— Mais... par un nœud.

— Écoutez, reprit Isaure, avec animation. Avant de monter sur l'étréite galerie qui règne le long de la muraille, vous vous munirez d'un solide bâton, ou ce qui vaudrait mieux, d'une barre de fer, comme celle que vous avez là pour retenir les bûches de votre foyer, mais assez longue pour traverser l'ouverture du créneau et s'appuyer encore sur les deux côtés du mur ; à cette barre vous attacherez votre corde par un nœud coulant... et vous descendrez. Je ne sais pas au juste la profondeur du fossé de ce côté-là. Je n'ose aller m'en assurer. Trente pieds de corde auxquels s'ajoutera la longueur de votre corps, est-ce assez pour sauter ensuite dans le fossé sans péril ?...

« Demain je tâcherai de le savoir et je vous le dirai.

Gaston ne trouvait plus d'expression pour exprimer sa reconnaissance.

Il est vrai qu'un doute avait traversé son esprit.

Il s'était demandé si sa belle, cousine dans ces combinaisons ingénieuses, ne s'était pas plus inspirée du désir de sauver Mandrin que de celui de délivrer le prisonnier de Roquairol. Cette idée paralysait quelque peu l'élan de sa reconnaissance.

XIX

LE TROISIÈME JOUR

Le jour suivant ni M^{lle} de Cnavailles, ni M. de La Tourette ne virent Claude Mandrin, probablement très occupé à fortifier ou couper les communications entre le château et les cavernes, en cas d'une attaque toujours imminente.

Claude, aussi prudent que son jeune frère était aventureux, songeait toujours à assurer les moyens de retraite et bien que cette fois, il eût confiance dans la lettre adressée par Gaston à son père, cependant il ne négligeait rien des précautions nécessaires à sauver ses trésors, ses écuries et ses ateliers.

Plusieurs fois il s'informa à ses gens de la façon dont le chevalier de La Tourette paraissait accepter son sort et il n'en reçut que des réponses satisfaisantes. Il se reposa sur les rapports de la femme Médard, des gardes, et du jeune garçon attaché au service particulier du chevalier.

Le dernier jour et la nuit qui le suivit s'écoulèrent sans aucun accident capable de l'alarmer. Tout était tranquille au château. La discipline la plus sévère n'avait cessé d'être maintenue et les sentinelles, régulièrement relevées de jour et de nuit, surveillaient les environs du haut des guettes ou petites tourelles de rempart qui leur servaient de guérites.

Enfin dans la matinée où le délai expirait et à la première heure du jour une sentinelle sonna du cor. Le nouveau lieutenant, Perrinet, lui cria :

— Que vois-tu ?

— Un groupe de cavaliers qui agite un drapeau en venant vers nous.

Claude, qui se trouvait près de là, entendit cette réponse et courut rejoindre son lieutenant sur la muraille.

Il reconnut aussitôt de quoi il s'agissait.

C'était le vicomte de La Tourette qui demandait à lui parler. Il envoya un de ses hommes lui dire qu'il pouvait s'approcher à portée de la voix.

Quand le fermier général, car c'était lui qui se présentait en parlementaire, eut gravi la rampe et se fut trouvé au pied de la muraille d'enceinte, Claude Mandrin sortit de la forteresse et suivi de Perrinet fut à sa rencontre.

— Qui êtes-vous ? demanda le vicomte de La Tourette qui jugea inutile de se nommer lui-même.

— Je suis, répondit Claude, le frère de Louis Mandrin. Dans quelle intention M. le fermier général de la gabelle en Dauphiné est-il venu à Roquairol ?

— En réponse à une lettre signée du chevalier Gaston de La Tourette. Mon fils est-il donc en ce château ?

— Oui, monsieur le vicomte.

— Eh bien ! selon votre désir, veuillez vous rendre avec mon fils à l'entrée de la gorge de Roquairol, du côté de l'Isère, et vous y trouverez votre frère Louis Mandrin et son compagnon Pierre Fleuret qui vous seront rendus en échange de mon fils Gaston.

— Monsieur le vicomte, répondit Claude en s'inclinant, je vais à l'instant vous rejoindre au lieu convenu.

— Ne pourrais-je parler à mon fils ici même ? Nous ne sommes que deux, et vous pouvez vous faire escorter de plusieurs hommes ?

— Oui, monsieur le vicomte, répondit Claude, je n'y vois aucun inconvénient. Je cours à l'instant prévenir de votre arrivée M. le chevalier.

Sur ces mots Claude rentra au château. Une satisfaction indicible, immense, remplissait son cœur, un regard de triomphe illuminait ses yeux, mais ses jambes tremblaient sous lui, brisées par la violence de l'émotion. Tout le long du trajet il annonça la bonne nouvelle à qui se trouva sur son passage :

— Le capitaine est sauvé. Il attend près d'ici que je l'échange contre M. Gaston de La Tourette.

En un instant la joie se propagea comme le feu dans un bois et Roquairol retentit de cris d'allégresse.

Au bruit M^{lle} de Chavailles sortit de sa chambre, inquiète ; elle

rencontra Claude, qui, non sans effort, grimpait au second étage chez le chevalier.

— Qu'y a-t-il? fit-elle.

— L'événement le plus heureux, mademoiselle, lui répondit le frère de Mandrin. M. le fermier général est dans la prairie, il nous ramène le capitaine et son lieutenant qui vont être échangés contre notre prisonnier, le chevalier Gaston.

— Ah! ciel! s'écria la jeune fille en portant la main à son cœur, et elle tomba sans connaissance sur le palier.

Claude n'en vit rien et continua à monter l'escalier. La sentinelle était à son poste à l'entrée du corridor. Il lui dit :

— Tu peux t'en aller, je viens chercher le prisonnier. Notre capitaine nous est rendu.

Il frappa à la porte de Gaston.

Pas de réponse.

Il ouvrit. Personne!... Et, ce qui frappa tout d'abord ses yeux : le lit n'était pas défait. Un frisson lui parcourut les reins. Il s'élança dans le cabinet de toilette. — Personne!...

Il passa la main sur son front, sur ses yeux... Il éprouva comme un moment de vertige. Le malheur qui le frappait l'écrasait sans qu'il pût encore le concevoir.

— Mais... balbutiait-il, mais... quoi donc?...

Il manqua devenir fou.

Il revint sur ses pas, regarda tout dans la chambre, puis furieux, désespéré, se mit à housculer tout avec des hurlements sauvages.

Ses hommes accoururent croyant qu'on l'étranglait :

— Il est parti!... leur cria-t-il, parti, le coquin! Qu'on fouille le château! Qu'on le cherche partout!... Ah! le misérable! mon frère est perdu... Allez, courez... Non... arrêtez... Si nous nous emparions du père? On peut le prendre... Il le faut!... Parlementaire?... Je m'en fiche pas mal, moi! Il me faut mon frère!... Ah! mort et sang! A cheval! A cheval!...

Ses hommes le crurent fou.

Eux-mêmes, ahuris, se mirent à courir dans toutes les directions sans savoir ce qu'ils faisaient. Et aucun d'eux n'eût songé à relever M^{me} de Chavailles toujours privée de sentiment et dont ils enjambaient le corps pour aller et venir.

Parmi les plus exaspérés était Antoine Coquillon, monté au

rempart, au-dessus de la porte ; il saisit un fusil et cria au fermier général :

— Ah ! canaille, ton fils est parti, il nous a trompés, mais tu vas payer pour lui.

Il le mit en joue et une balle, en sifflant à l'oreille de M. de La Tourette, lui apprit le cas que l'on faisait à Roquairol de la qualité de parlementaire.

Instruit en même temps de l'heureuse évasion de son fils, il s'empessa de redescendre la rampe.

Lorsque Claude reparut sur le pont-levis, il était déjà loin et hors de sa portée,

« Si cet individu a dit vrai, pensait M. de La Tourette, si Gaston a réussi à s'échapper, tout est pour le mieux. Cependant je vais attendre quelque temps à l'endroit convenu de crainte d'une erreur. »

Mais lorsqu'il eut franchi de nouveau la gorge, il fut salué à son arrivée par les vivats de son escorte et par son fils qui s'était tenu caché dans les environs depuis plusieurs heures et qui accourut au-devant de lui, pour le remercier.

Au milieu d'un groupe joyeux de cavaliers se tenaient accablés et mornes le capitaine Louis Mandrin et son lieutenant Pierre Fleuret.

XX

LE RETOUR A GRENOBLE

Après avoir remercié son père, le premier mot du chevalier fut pour demander que Mandrin et Fleuret fussent remis en liberté.

— J'ai trompé leurs amis, dit-il. Je leur avais donné ma parole de gentilhomme. Si j'ai fui, c'est que je doutais, non de votre bon vouloir, mais du succès de vos efforts. Si j'étais resté au château, ils auraient loyalement accompli l'échange consenti par vous. Mon père, je vous en conjure, remettez ces hommes en liberté.

— Plaisantes-tu ? fit le vicomte. Je les tiens, je les gardes. Tes scrupules font voir trop de délicatesse. Est-ce qu'on tient parole à des bandits ?

— Le capitaine Mandrin est, je l'atteste, un galant homme, dit Gaston avec force.

— Es-tu fou ?

— Il s'est parfaitement conduit à mon égard, insista le chevalier. On a tort de le juger d'après le métier qu'il fait et d'après ses compagnons. Je lui suis personnellement obligé. Vous ne manquerez pas à votre parole et vous ne l'aurez pas conduit ici pour l'enchaîner de nouveau.

— Crois-tu donc que je l'ai fait sortir de prison pour lui être agréable? s'écria le vicomte. J'aie assez maudit la nécessité qui m'y contraignait!...

Puis s'adressant à son escorte :

— Messieurs, le but de notre expédition est atteint; tournons bride, je vous prie.

— Eh bien ! moi, je retourne à Roquairol ! s'écria Gaston.

Et se tournant vers Mandrin :

— Capitaine! Vous m'avez entendu; je vous prends à témoin. J'ai craint, je l'avoue, que mon père ne pût vous délivrer à cause de votre affaire de Saint-Géoirs, et comme il y allait de ma tête... je me suis sauvé... A ma place, vous en auriez fait autant; mais je comptais, de retour à Grenoble, obtenir votre liberté. Puisqu'il n'en est pas ainsi, je reste prisonnier de votre frère. Qu'il fasse de moi ce qu'il voudra. S'il faut mourir, je mourrai sans reproche.

En achevant ces mots Gaston reprit la direction de la gorge.

— Il est fou, dit le fermier général.

Gaston était à pied; il l'eut bientôt rejoint.

— Pas de coup de tête! lui dit-il, je t'ordonne de me suivre à l'instant.

Le chevalier s'était mis à courir, son père ordonna à deux gabelous de le poursuivre et de le ramener de force.

Pendant cette scène étrange Mandrin et Fleuret étaient demeurés muets et impassibles.

Bientôt les gabelous atteignirent Gaston et malgré sa résistance et la crainte de blesser le fils du fermier général, ils l'entraînèrent jusqu'à son père.

— Si tu ne veux pas marcher de bon gré, dit celui-ci avec colère, je te fais attacher à la selle de mon cheval.

— Faites, répondit le jeune homme. Je ne veux pas marcher.

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.